

JOSETTE BOURNET  
À l'assaut du ciel : les années 1927-1938



*Josette Bournet dans les années 1920*

# JOSETTE BOURNET

À l'assaut du ciel : les années 1927-1938

Musée Josette Bournet

Saint-Félix

Édition La Rama

Bellerive-sur-Allier

MMXXII



1. *Nature morte au chapeau*. v. 1927

## SOMMAIRE

Avant propos	7
À l'assaut du ciel par <i>François Leca</i>	9
Josette Bournet, peintre, de 1927 à 1938 par <i>François Trouilleux</i>	11
L'exposition de la salle Bréa – Salon des collectionneurs par <i>Josette Bournet</i>	119
Une camarade nous a quittés par <i>Thérèse Roméo</i>	123
Matières, supports et dimensions des œuvres	125



2. *Nature morte aux poissons*. v. 1929

Le 12 février 1962 mourait à Nice Josette Leca. Elle avait 56 ans et laissait derrière elle, aux soins de ses enfants, les fruits d'une vie d'artiste, une œuvre peinte considérable, des centaines de tableaux et dessins signés *Josette Bournet*.

En 2015, deux des petits-enfants de l'artiste, Clément et Marie-Elisabeth Leca, décidèrent d'ouvrir à Saint-Félix le Musée Josette Bournet. Ils réalisaient là un projet de leur père, qui avait acquis le « château du bourg » avec l'idée qu'il pourrait permettre d'exposer l'œuvre de sa mère.

Après deux premières expositions sans thème particulier, a commencé un travail de classement des œuvres, de lecture des archives et d'analyse. En 2017, pour montrer à quoi l'œuvre de Josette Bournet a abouti, une exposition a été consacrée à sa dernière période de production. En 2018 et 2019, ont été rassemblées des œuvres de toutes périodes sur le thème du bord de mer. Les années 2020 à 2022 ont mis à l'honneur les premières années de création de l'artiste, de 1927 à 1938. Le présent catalogue documente cette dernière exposition.

Josette Bournet elle-même n'a pas tenu d'inventaire de ses œuvres. À l'exception de quelques tableaux dont l'étiquette d'exposition est restée collée au dos, aucune œuvre n'est accompagnée d'un titre ou d'une date. Dans les années 1980-1990, Josette Bournet, François Leca et Clément Leca, respectivement fille, fils et petit-fils de Josette Bournet, ont commencé un inventaire des tableaux, notant dans des cahiers les noms des personnes, lieux et dates qu'ils connaissaient, mais toutes les œuvres n'ont pas été traitées et leurs connaissances étaient forcément lacunaires, en particulier pour les œuvres les plus anciennes. Parfois, on le verra dans ce catalogue, des articles de journaux sont suffisamment précis pour qu'on y reconnaisse une œuvre particulière. Souvent, on ne pourra identifier un modèle, ni donner une date précise à un tableau.

Outre le début d'inventaire, les enfants de l'artiste ont aussi l'une et l'autre écrit quelques textes sur leur mère, le plus souvent des notes assez brèves. Le texte qui donne son titre à ce catalogue, *À l'assaut du ciel*, en est un exemple. Les archives familiales contiennent également une quantité importante de lettres, adressées à Josette, bien sûr, mais aussi de Josette Bournet elle-même, adressées à ses maris et ses enfants. Enfin, Josette Bournet a écrit des articles et des romans, non publiés à l'exception de quelques textes parus à la fin des années 1930 dans *L'Alerte*, l'organe de la Fédération des Alpes maritimes du PS-SFIO. Un de ces articles, *L'exposition de la salle Bréa*, dans lequel Josette Bournet donne sa vision de l'utilité de l'art pictural, est reproduit à la fin de ce catalogue.

Le texte central de ce volume, *Josette Bournet, peintre, de 1927 à 1938*, accompagne la reproduction d'un choix d'œuvres réalisées pendant cette période d'éléments biographiques et critiques. La masse d'informations à traiter nous a conduits à aborder les données par tranches. La suite de la vie et de l'œuvre de Josette Bournet fera l'objet de futures expositions.

La reproduction des tableaux dans ce volume adopte un parti pris de présentation globalement homomorphique. À quelques exceptions près – les plus grandes compositions, trois tableaux de grande largeur et une esquisse – les reproductions des œuvres sont toutes à la même échelle : un peu plus d'un huitième. On espère ainsi donner une vision plus vraie de l'œuvre de Josette Bournet. En particulier, on observera que ses portraits représentent pratiquement toujours les personnes à taille réelle. Les informations sur la matière, le support et les dimensions des œuvres sont données en fin de volume.



3. *Autoportrait*. v. 1929



## À L'ASSAUT DU CIEL

par *François Leca*

Josette Bournet commence à peindre en 1925. La même année où Marcel Duchamp, en faisant retraite, au sens de Clausewitz si l'on veut, dans les échecs, signe la fin de l'histoire de la peinture. Josette Bournet dira plus tard que si à cette époque-là elle avait connu l'œuvre de Van Gogh, elle n'aurait jamais peint. En 1925, il semble qu'elle ne connaisse rien à l'histoire de la peinture. En dehors d'un grand oncle musicien qu'elle n'a pas connu, sa famille est tout à fait étrangère à l'art. Josette Bournet ignore alors non seulement Van Gogh, mais tout ce qui précède, tout ce qui environne, tout ce qui suit.

Comment, pourquoi peindre dans de telles conditions? Il est possible que si elle avait eu vingt ans vingt ans plus tôt ou vingt ans plus tard, elle n'aurait jamais peint. Elle profite sans le savoir d'une sorte d'espace libre, de vide, un peu comparable à l'œil du cyclone.

Le point commun avec Marcel Duchamp, qui range donc ses pinceaux cette année-là, c'est le gout du jeu. Mais chez elle, cela avait d'abord pris la forme du défi dans le sport. Des prouesses en ski, au tir au revolver. La main et le regard, déjà. Est-elle consciente de la nature du défi qu'elle jette en entrant en peinture? C'est peu vraisemblable, puisque l'inconscient dans un certain sens commence à avoir droit de cité. Qu'importe. Mais elle va découvrir qu'un peintre joue désormais sa vie tous les jours où il peint.

\* \* \*

Une femme peintre, un peintre femme – elle a battu les hommes en course de fond à ski, au tir au revolver, elle n'a rien d'une égérie – dans cet entre deux guerres où tant de choses pivotent, où il apparait que tant de monuments se sont cassé la gueule, peut-elle avancer autrement qu'un alpiniste sur une pente où la roche est friable, en s'accrochant à tout sans s'appuyer trop longtemps sur quelque chose, ne comptant en fin de compte que sur sa propre énergie, sans mépris pour la matière, mais sans illusion?

Avancer coûte que coûte. Éviter les impasses. Sans avoir pour autant le regard fixé sur un hypothétique sommet. À chaque jour suffit sa peine ou sa joie.

En matière d'impasse, Maurice Denis lui donne un double avertissement. Il a compris (comme Marcel Duchamp dans un sens) l'impasse où se trouvait au fond après Seurat la peinture. Mais alors que Duchamp cesse de peindre, Denis fait marche arrière. Bournet ressent peut-être plus profondément encore que Duchamp et Denis l'impasse, mais elle, relève le défi. Pour elle, et d'abord en tant que femme, la peinture n'est pas une raison de vivre de la même façon que pour un Maurice Denis. Le rôle social et l'argent n'ont pas la même importance que pour un homme. Elle pourra tourner le dos au monde sans en sortir.

Marx a dit que les communards étaient montés à l'assaut du ciel. Dans un sens, Bournet est aussi montée à sa façon à l'assaut du ciel.

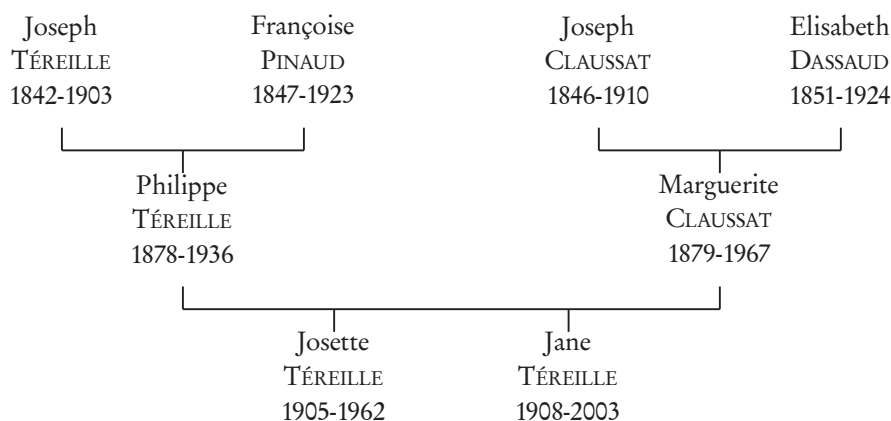


4. *Autoportrait*. 1930

## JOSETTE BOURNET, PEINTRE, DE 1927 À 1938

par *François Trouilleux*

Josette Téreille, Bournet, Leca est née à Vichy le 19 août 1905. Elle est la fille de Philippe Téreille et Marguerite Claussat.



La famille de Philippe Téreille est réduite. En 1905, Philippe avait déjà perdu son père, Joseph, mort deux ans plus tôt, et sa sœur, Gabrielle, morte le 30 novembre 1900 à 21 ans en laissant un fils, Jean Zuchetta, âgé de 14 mois. Joseph Téreille était maître d'hôtel, Philippe poursuit sa pratique. À la naissance de Josette, il exploite avec sa femme, au 12, rue de Paris, l'hôtel du Beaujolais, qu'il a probablement hérité de son père.

La famille Claussat est plus nombreuse. Joseph Claussat et Marguerite Dassaud, de Pont-du-Château puis Châteldon, ont eu neuf enfants, deux garçons et sept filles : Jean (1872), Marie (1873), Joseph (1874), Marguerite (1879, mère de Josette), Josephine (1880), Clémence (1882), Marie-Élisabeth (1885, morte en bas âge), « Ninie » (Eugénie, 1888) et « Bébé » (Élisabeth, 1893). Ce sont là leurs prénoms d'usage, l'état civil porte parfois d'autres noms.

La famille Claussat est engagée politiquement. Joseph Claussat père a été maire de Châteldon de 1881 à 1891 et conseiller général du Puy-de-Dôme de 1883 à 1895, sous l'étiquette radical-socialiste. Son fils

Joseph occupera ces mêmes fonctions en 1907 et 1908, ainsi que celle de député du Puy-de-Dôme, jusqu'à sa mort brutale en 1925. Aux obsèques de Joseph Claussat fils, Victor Isnal lui rend hommage en ces termes<sup>1</sup>.

*C'est de Claussat socialiste militant dévoué et unanimement estimé par la classe ouvrière et paysanne dont je veux rappeler le souvenir. Élevé dans une famille de sincères républicains, guidé et éclairé par un père profondément démocrate, Claussat, dès les premières années de sa jeunesse ne devait pas tarder à être séduit par la belle et noble doctrine du socialisme. Par ses fonctions de médecin, il connaissait la misère des travailleurs et des déshérités et son cœur saignait en constatant que la société se conduisait comme une marâtre envers une catégorie de citoyens qui malgré les efforts de rude labeur journalier n'arrivaient pas à vivre honorablement.*

*Vint l'affaire Dreyfus, et à l'appel de la grande voix de Jaurès, il se lança dans la bataille pour la justice, avec son tempérament fougueux et son généreux emportement. Cette bataille terminée, Claussat était socialiste, et alors commença sa carrière politique. Je peux dire que dans ce canton de Châteldon, il avait su réaliser l'union fraternelle des paysans et des ouvriers. Paysans de la montagne et verriers de Puy-Guillaume, unis la main dans la main, déposaient dans l'urne le bulletin rouge du socialisme.*

Josette Bournet prolongera dans sa vie cet engagement pour le socialisme.

Par le jeu du mariage, la famille Claussat compte parmi ses membres une autre personne au destin national : Pierre Laval, qui épousa Ninie en 1909. Étant donnée l'importance historique du personnage, il y aurait une étude spécifique à faire sur les rapports entre la famille Claussat et Pierre Laval. Faute de pouvoir rassembler tous les éléments, on s'en tiendra pour l'heure à ce mot envoyé par Clémence à sa nièce Josette, dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> février 1936 – le maire de Châteldon, Victor Rivet, est alors en difficulté, proche de la faillite et d'une démission :

*Pierre veut le posséder et les moyens les plus lâches, les plus veules sont employés dans ce but. [...] Je me demande comment Pierre ose et peut établir sa vie sur tant de ruines, sur tant de malheurs. Il aura une belle figure de parader dans les propriétés de Rivet alors que ce dernier crèvera de faim sur les trottoirs de Paris. On a honte d'avoir dans sa famille de pareils monstres.*

Dans la famille Claussat, c'est de ses tantes « Bébé », Clémence et Marie que Josette sera la plus proche.

\*\*\*

Josette vit une enfance heureuse, avec sa sœur Jane (prononcer *Jeanne*), au sein d'une famille aisée. Le couple Téreille confie l'éducation de ses deux filles à des gouvernantes allemandes jusqu'en 1914. Le

fils de Josette rapporte qu'en 1913, au retour d'un voyage en Allemagne avec sa *Fraulein*, elle provoque un scandale en gare de Saint-Germain-des-Fossés en brandissant un drapeau allemand par la fenêtre du train. Elle est bouleversée par la guerre qui éclate un an plus tard et ne cessera, pendant toute sa durée, de proclamer son désir d'entente entre les peuples. Son oncle, le commandant Jean Claussat, meurt des suites de ses blessures au front.

En 1916, Josette passe des vacances à Pornichet, dans une villa nommée *Ker Marjolaine*. Elle y découvre l'océan et un paysage qui plus de trente ans plus tard prendra une grande place dans son œuvre peinte. La même année, elle entre au lycée Jeanne d'Arc à Clermont-Ferrand.

Avec la fin de la guerre, les affaires de l'hôtel du Beaujolais reprennent. Philippe et Marguerite Téreille comptent parmi leurs clients M<sup>r</sup> Louis Bournet, un jeune homme de vingt neuf ans qui, depuis sa démobilisation, vit avec sa mère au 53, avenue des Célestins et prend ses repas à l'hôtel. Plus qu'un client, c'est un ami de la famille Téreille. Il n'est pas rare qu'il promène Josette et Jane dans Vichy les après-midi, les initiant en particulier au tennis. Louis Bournet est un joueur de tennis de haut niveau, adroit aussi au golf, à ski et au rugby. En 1910-1911, il avait été trois quarts centre dans la première équipe de rugby du Racing Club de France. D'après sa fille, « *il avait le style et ce côté esthétique du mouvement qui avait séduit ma mère pour un temps* ». Un couple se forme progressivement.

À l'automne 1920, Josette et Jane sont placées en pension à Sainte-Foy-lès-Lyons, près de chez leur tante Clémence, tandis que Marguerite et Philippe Téreille parcourent le midi à la recherche d'une nouvelle affaire.

*Cher grand ami, écrit Josette à Louis, comment résister au plaisir de vous écrire? Surtout que nous sommes seules à la poste. Ah, voyez-vous, hier je vous ai dit des choses fausses dans ma lettre, mais je ne pouvais pas faire autrement, cela aurait fait de la peine à tata si elle avait su ma véritable impression sur cette pension. Un cloître sombre qui me met le noir dans l'âme, mais je préfère cela au bruit et à l'amusement, comment pourrais-je rire en vous sachant seul et triste? J'ai eu une véritable joie en lisant la lettre de maman. Elle dit qu'elle a été très touchée du chagrin de M<sup>r</sup> Bournet, mais qu'elle comprenait si bien. Elle montre son désir de vous amener avec elle dans le midi. Elle parle du Volnay, un hôtel dont il avait déjà été question à Pâques et maintenant, je suis certaine que si elle prend quelque chose, elle vous emmènera. Je supporterai mieux mon chagrin quand je vous saurai heureux sous le ciel du midi. Vous pouvez nous écrire de longues lettres (à moins que cela ne vous ennuie) car ma tante parle gentiment de vous. Je me retiens car si je me laissais aller, je parlerais à chaque instant de vous. Quand j'en parle, ma tante sourit, et ça m'énerve. Savez-vous grand ami que c'est la première fois que j'ai un véritable et riche chagrin, mais si vous m'écrivez, je serai moins triste. [...] Je vous quitte en vous envoyant*

*mon immense et sincère affection. Je vous embrasse, comme je vous aime. Votre petite amie toute à vous, Josette.*

Le 19 novembre 1921, Louis Bournet et Josette Téreille se marient à Nice. Elle a seize ans, il en a trente deux. Les Téreille se sont installés dans le midi où ils exploitent deux nouveaux hôtels, le Prince de Galles et le Scribe. Louis Bournet, à qui sa mère reprochait de « ne pas avoir de situation » a suivi la famille Téreille pour « apprendre le métier d'hôtelier ».

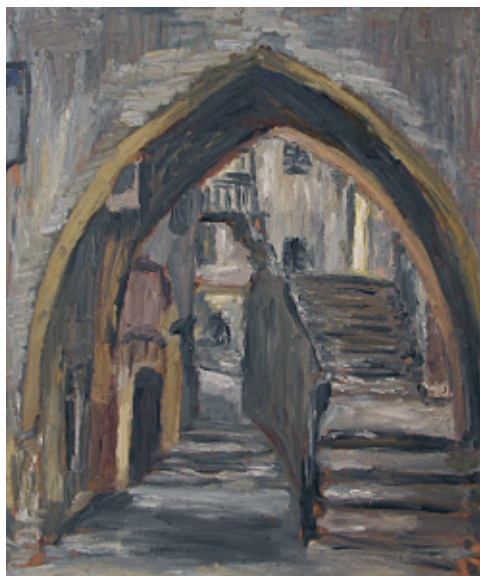
Les relations entre Louis Bournet et ses beaux-parents sont tendues. Le couple quitte Nice et s'installe à Vichy, où Louis prend le poste de secrétaire du Sporting Club. L'hiver, il travaille à nouveau chez les Téreille, qui, pour la saison, ont pris l'hôtel Mont-Revard, en Savoie. Josette y gagne des courses de ski de fond.

À Vichy, la vie commune est difficile, dans un petit appartement partagé avec la mère de Louis Bournet, et le mariage tourne mal. « *Il ne se passait presque pas de soir sans des disputes*, écrit Julienne Rivière, la gouvernante de Louis Bournet, *et quelques fois M<sup>me</sup> Bournet venait pleurer dans ma mansarde. Enfin un jour elle me dit que s'ils avaient un enfant, tout s'arrangerait peut-être.* » En 1924, naît une fille, prénommée Josette comme sa mère. L'hiver de cette même année, le couple Bournet retrouve le midi : Louis est engagé par Frank Jay Gould comme secrétaire du *New Courts Tennis Club*, à Cannes. Josette se rapproche de sa famille, qui concentre désormais son activité sur le Scribe, à Nice, mais tout cela n'arrange rien.

Deux choses vont permettre à Josette de sortir de l'impasse où elle est avec Louis Bournet : son entrée en peinture et sa rencontre avec André Leca, qui deviendra son deuxième mari.

L'histoire raconte que Josette, après le sevrage de sa fille, est entrée en dépression et que pour l'égayer, sa sœur Jane, lui a proposé de venir avec elle peindre sur le motif – à 17 ans, elle venait d'entrer aux Arts décoratifs de Nice. Jean Denisse, son professeur, s'est enthousiasmé pour les travaux de Josette et l'a encouragée dans la voie artistique. Quelque temps plus tard, dans une lettre à son mari, non datée, elle raconte :

*Les dernières toiles que j'ai faites, Jane les a montrées à Denisse. Il a dit à Jane que j'avais vraiment beaucoup de talent et que je faisais de mieux en mieux. Il a un de ses amis qui expose en janvier à L'Artistique, il va, lui a-t-il dit, faire son possible pour qu'il accepte de mes tableaux. Il a dit également à toutes les élèves que j'étais la meilleure en peinture à l'huile des Arts décoratifs de Nice. Son avis me paraît sérieux. Il est 1° un professeur des Arts et 2° il est un peintre connu. Enfin, je crois que ça ne t'intéressera guère et je crois bien que seulement le jour où j'en vendrai pour payer l'huile et les toiles, cela te sera indifférent (sic). Pour le moment tu regrettes que je gâche l'argent pour des toiles de peinture. Mais j'ai bon espoir d'arriver et de te convaincre aussi.*



5. *Rue voutée*. v. 1927



6. *Bord de mer, Nice*. 1927

Illustration parue dans *La Revue du vrai et du beau*, n° 117, 10 mai 1928.



Dans ces années 1925-1926, Josette rencontre un certain Jean Dreyfus. On sait peu de chose de lui, ni jusqu'où a été cette histoire d'amour, sinon qu'elle a été assez loin pour que puisse être évoquée l'impossibilité d'un mariage.

On ne sait comment Josette Bournet et André Leca se sont rencontrés. Elle et lui ont vécu de longs mois d'amitié avant de s'unir. Josette aimait Jean, André aimait une certaine Zette, qui ne lui rendait guère son amour. Josette et Jean ont rompu. Plus tard, Josette écrira à André :

*Jean était quelque chose de flou, de lointain, j'y pensais comme un roman ou un rêve plus ou moins réel. Toi, tu es rentré dans ma vie d'une façon indirecte. C'était toi d'abord souffrant à cause de Zette, puis Zette elle-même à laquelle je me suis attachée, et puis vous deux. J'ai souffert d'inquiétude, d'angoisse. Et puis voilà. Maintenant il y a toi et je m'aperçois tout à coup qu'il n'y a plus que toi.*

Et dans une autre lettre à la date inconnue, vers 1927 :

*Demain est pour moi plein d'espoir. Si tu savais, mon André, comme la vie s'élargit et me paraît belle depuis que tu es là. Je n'ai jamais douté de te rencontrer. Je me rappelle précisément un jour, peut-être le seul dans mon enfance, où j'ai rêvé d'un jeune homme. Un jour, au lycée, j'avais treize ans, on avait cette année-là parlé de la fin du monde et c'était précisément cette nuit-là que devait se passer le cataclysme. Il faisait du vent et des éclairs. J'avais une frousse que tu peux t'imaginer, mais peu à peu j'ai pensé à cette fin du monde, je n'ai plus eu peur et je pensais que je n'avais jamais trouvé un être qui pense comme moi, alors j'ai imaginé l'âme de ce phénomène qui pourrait me comprendre, et ma foi, je trouve que je ne voyais pas si mal que ça. J'ai perdu contact avec moi-même pendant toute la période 15 à 21 ans. J'ai été le reflet, ou plutôt j'ai subi vaguement l'influence de quelques personnes. Étienne est vraiment l'être qui en a eu le plus sur moi et cela m'est un poids quand j'y pense. Non pas que cette influence ait été mauvaise, au contraire, mais je n'étais pas vraiment moi. Avec toi, je ne peux subir ton influence. Je crois, vois-tu, qu'il y a trop de choses semblables en nous.*

\*\*\*

Denisse encourage Josette Bournet à soumettre des toiles au Salon d'Automne. Dès son premier envoi, en 1927, elle voit ses œuvres acceptées. Son travail est remarqué par Raymond Sélig (*Revue du vrai et du beau*, n° 117, 10 mai 1928, p. 22) :

*Au Salon d'Automne, Josette Bournet expose Une Rue de Cannes et Un bord de mer.*

*« Je suis très gaie, très optimiste et c'est peut-être pour ça que je n'ai pas besoin d'une débauche de couleurs pour me mettre en joie », nous dit-elle.*





7. *Nice*. v. 1927



8. *Nice*. v. 1927



9. *Nice*. v. 1927



10. *Cannes*. v. 1927

*Moi non plus et c'est sans doute l'harmonieuse simplicité, la sincérité de ces deux petites œuvres qui me les a fait remarquer, parmi des rutilances moins vivantes.*

*L'artiste expose pour la première fois, elle ignorait le Salon et a envoyé deux petites études... petites parce que travaillant en plein air, elle diminue le plus possible le fardeau du bagage à transporter.*

*Reçue d'emblée, elle en fut surprise et charmée, ayant tout ensemble l'orgueil et l'humilité de penser qu'on n'aimera pas sa peinture et toute fois trop fièrement artiste pour la modifier au goût probable du public. Le peintre Jean Denisse, professeur aux arts décoratifs de Nice l'encourageait beaucoup et lui donnait confiance en elle et en son art si indépendant mais si compréhensible : qualité nécessaire à son sens.*

*Elle aime les gris et sait en harmoniser la gamme nuancée. Quand il pleut, qu'il fait brumeux, voilà l'artiste en route, en quête de sa couleur favorite.*

*Sincère, elle transcrit ce qu'elle voit, sans plus, et même à Cannes, saura nous éblouir, sans nous aveugler.*

*J'aime cet art sobre, consciencieux du vrai qui sait situer chaque sketch dans son atmosphère propre et je suis persuadé que je retrouverai cette artiste qui entre dans la carrière, par la grande porte.*

Dans une lettre à André Leca, Josette Bournet dit d'une autre manière son gout pour les gris et les bruns :

*Lorsque je vais bien, j'adore le temps gris. En général, il y a un tel débordement de joie en moi-même que le temps sombre ne fait que me montrer par contraste combien cette joie est sincère et profonde. Toi qui as toujours vécu sous un ciel lumineux, tu ne connais pas ces journées pluvieuses et brumeuses de nos pays, car là-bas vers toi, la nature exubérante du midi ne prend qu'un caractère maussade par la pluie. À Paris, c'est délicieux. Par le soleil, c'est q. q. (sic) mais lorsque le temps est bien noir, il prend le maximum de sa valeur.*

*Vois-tu une foule grouillante de travail intéressante par une journée pleine de soleil? Moi non. La vie, par l'obscurité même de tous ses mystères, ne prend un caractère de labeur et d'évolution que dans une ambiance pénible à cet effort ; et j'en reviens toujours à penser que le travail ne peut prendre tout son essor parmi la gaité et le soleil.*

*Verrais-tu un être évoluer dans la quiétude d'une vie sereine? Non, n'est-ce pas? Tu vois la souffrance, la lutte. Certes, il faut la réaction, la joie. Mais celle-ci ne doit exister que comme réaction. Le fond, c'est batailler âprement. L'égalité de la vie me paraît impossible à de grandes entreprises.*

L'automne 1928 est un tournant dans la vie de Josette. Louis Bournet et elle s'accordent sur leur séparation. Elle s'installe à Paris, à l'hôtel Céramique, en septembre. Bournet lui écrit :

*J'ai vu quelqu'un dont je te donnerai le nom par téléphone qui m'a conseillé la marche à suivre savante pour que tout se passe bien sans enquête et que la garde de l'enfant me soit confiée ! Il faut que je t'écrive une lettre que tu recevras demain matin. Ne te formalise pas de sa rédaction, c'est fait exprès. [...]*

La lettre demandera formellement à Josette de renoncer à ses projets et de regagner le domicile conjugal, elle y répondra par un refus, un huissier sera envoyé pour recueillir le refus de vive voix. Bournet précise :

*Maintenant, si tu n'as pas vu tes parents ou ta sœur avant le reçu de cette lettre, ne leur fait pas connaître tes intentions au sujet de notre séparation. Dis-leur qu'il n'y a rien de fait encore et que tu reviendras peut-être dans quelques temps à la maison.*

Josette, après avoir consulté avec Bournet un avocat qui, constatant que « *la mésintelligence [entre les époux] est trop profonde pour permettre un rapprochement* », aboutit à la même conclusion sur la procédure à suivre, écrit le 7 octobre :

*Mon cher Louis, vous connaissez et je ne veux plus revenir sur ma volonté formelle de vivre séparé de vous. Vous savez mieux que personne ma profonde peine à la pensée de quitter ma fille puisqu'elle faisait notre joie à tous les deux. Mon travail atténue mon chagrin et surtout la pensée de la voir souvent et de la savoir heureuse et gâtée près de vous aideront à cette triste séparation pour moi. Je vous conserve mon estime. Josette Bournet.*

Sur les conseils de Bournet, et pour que ses parents ignorent son adresse, Josette déménage. Elle partage une chambre avec une jeune fille dans une pension au 11, rue du Moulin-Vert.

Les toiles qu'elle soumet pour le Salon d'Automne sont refusées. « *L'échec au Salon m'étonne car les toiles me plaisaient beaucoup* », lui écrit André Leca le 29 octobre. Josette l'avait prédit :

*Je peux très bien, paraît-il, être refusée au Salon d'Automne. C'est même certain, à moins que je n'envoie quelque chose de bien meilleur que l'année passée et que le jury s'y intéresse particulièrement. Il est plus facile d'être admise une première qu'une deuxième fois.*

Josette Bournet fréquente l'Académie Colarossi et en novembre, elle entre aux Ateliers d'art sacré, école dirigée par Maurice Denis et George Desvallières. Sur une page dactylographiée retrouvée dans les archives de Josette et annonçant les dates de l'ouverture annuelle des différents ateliers (dessin et peinture, broderie et chasublerie, gravure sur bois, cours préparatoire, cours de liturgie – tous les quinze jours, présence obligatoire), on peut lire cette description :

*Les ateliers d'Art Sacré donnent une formation générale d'art et de métiers aux élèves, en les orientant vers des réalisations d'art religieux. Ils sont en outre un centre de vie catholique.*

*Les ateliers sont établis sur un plan corporatif. Les élèves peuvent être admis avec l'assentiment des directeurs moyennant un droit d'inscription trimestriel. Après un certain stage pendant lequel ils prennent l'engagement de se consacrer à l'art religieux, ils peuvent devenir apprentis. Lorsqu'ils ont réalisé une œuvre achevée et que les Maîtres jugent leur apprentissage terminé, ils sont nommés compagnons sur la décision des chefs d'atelier et deviennent les collaborateurs rétribués des maîtres.*

*Les divers ateliers reçoivent des commandes et en assurent l'exécution.*

*Les ateliers d'ART SACRÉ concourent ainsi à la rénovation de l'art religieux en formant des artistes et en répondant aux besoins des églises et des fidèles.*

Dans leurs lettres de 1928, Josette, André et Louis Bournet font référence à cette école comme « l'atelier de Maurice Denis », signe que Denis était pour eux le plus prestigieux des deux maîtres. Dans la pratique, Josette se trouvera plus d'affinités avec George Desvallières.

Ce serait une jeune fille élève des Ateliers rencontrée à Vichy, peut-être Janine Béraud, qui aurait décidé Josette à y entrer à son tour. Ses enfants décrivent tous deux le choix de cette école comme « paradoxal ». Il ne fait aucun doute que Josette était catholique pratiquante, mais de là à entrer dans cet univers, son fils s'interroge :

*Y a-t-il une extrême provocation dans le fait de se trouver au milieu de ces bigots, elle, la petite fille d'un homme qui avait lutté contre les processions dans son village, et alors qu'elle [s'apprête à vivre], après avoir abandonné son premier mari, avec un jeune homme qui passe son temps à lire Marx et Proust? Ou bien y a-t-il une recherche d'équilibre et d'autonomie dans la fréquentation de milieux opposés, alors qu'elle n'adhère à aucun?*

Quelques semaines avant son entrée aux Ateliers, Josette expliquait à André Leca :

*Janine [Béraud] a été admise à l'Atelier Maurice Denis exceptionnellement après avoir montré son travail de l'été dernier et Marguerite [Frémont] non admise. Toutes deux sont sûres de mon admission à l'Atelier. Les avantages de cette entrée : 1° modèles vivants nus (les modèles sont intéressants), 2° pas besoin d'avoir d'Atelier, 3° on vous laisse travailler comme vous le voulez, 4° on peut exposer au Salon de Bois, aux Tuileries, c'est-à-dire d'emblée dans les meilleurs salons, les plus cotés.*

La dimension religieuse des Ateliers n'était pas centrale pour Josette Bournet.

Séparée de Louis Bournet, installée à Paris, Josette Bournet peut envisager son avenir avec André Leca, qui en 1928-1929 fait son service militaire à Coblenz.